

Jean Carrière

Le petit jardinier de campagne

Jean Carrière, *Le Nez dans l'herbe*, Paris, La Table Ronde, 1981, collection «Profils».

Marie José Thériault

Volume 24, Number 3 (141), May–June 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thériault, M. J. (1982). Review of [Jean Carrière : le petit jardinier de campagne / Jean Carrière, *Le Nez dans l'herbe*, Paris, La Table Ronde, 1981, collection «Profils».] *Liberté*, 24(3), 111–114.

Lire en français

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

Jean Carrière, *Le Nez dans l'herbe*, Paris, La Table Ronde, 1981, collection «Profils».

Le petit jardinier de campagne

C'est un ciel improbable. Bakélite d'un bleu artificiel. Synthétique. Sur le point de casser. Aucun ciel nordique n'arrive à imiter ce bleu. Torride, il est pourtant aussi compact que de la glace. Inutile de tenter de le plier: il fendrait. Dessous, couleur de mouton, une tour. Accrochées à elle, deux ou trois ailes basses autour d'une cour minuscule et ombragée, des rajouts percés de fenêtres étroites. A l'intérieur, les pièces sombres, fraîches, aquatiques on dirait, s'opposent à la dureté minérale du dehors. La tour a été plantée là par les Médicis pour faciliter le guet depuis une colline brûlée, couverte de végétation jaune, acérée, morte. Dévorée. Il n'y a pas un son. La sécheresse est silencieuse. L'hiver seul, et la neige et le vent, savent crier. Le soleil a bu toute l'eau (inutile confort moderne): je me lave dans un bassin enfoui dans la pinède. Source. Il faut marcher longtemps pour y arriver.

De la chambre dans la tour, on peut voir les collines onduler comme des ventres. Une tache d'un jaune gris y bouge: ce sont les moutons de Bindo. Bindo... ce nom n'a plus cours. Il a l'âge des pierres. Quelques siècles. On le lit quelquefois sur les registres, à la bibliothèque, là-bas en ville, tout près. Au bout du monde.

Bindo chante. Sa voix rauque croustille comme l'herbe qui va prendre feu.

Dans la cuisine, sur la grande table devant l'âtre si vaste que pendant les mois froids on y entre, on s'y assoit de part et d'autre des braises, une miche ronde à croûte épaisse et dure, à mie terne et humide. Pain sans sel, sans goût. Badigeonné d'huile, il n'y a pas de meilleur pain au monde. Rituel d'appartenance: une seule bouchée de ce pain dans la désolation de l'hiver qui s'étire, et voilà que surgissent l'enfance, la colline usée, le ciel impossible, le soleil rongeur, les pierres brûlantes, la tour. Cette maison qui est ma maison. Qui *était*.

Comme le pain, Jean Carrière. Magique. Il me dit: «Si tu voyais les oliviers!» et je les vois. Ce ne sont pas les siens, ce sont les miens, mais ils sont identiques. Ils ont poussé dans des reliefs semblables bordés des mêmes pierres sèches. Juste un peu plus au sud. Lorsqu'à huit ans, dans cette Toscane heureuse, je me roulais à leur pied, lorsque je me couchais dans le thym pour rêver le nez dans l'herbe, je ne me doutais pas qu'ailleurs, quelques années plus tôt, un petit Occitan jardinier de campagne entrevoyait de la même façon les mêmes sortilèges et dénichait la clé des mêmes paradis: «La seule chose qui me préoccupait sérieusement, mais je me gardais bien d'en parler, c'était de pouvoir continuer à me rouler dans l'herbe. Peu importait le moyen de réaliser cet objectif numéro un. Mais j'étais inquiet, car jusqu'à preuve du contraire, je n'avais jamais vu de grandes personnes, quelles que soient leurs professions, manifester une envie de ce genre.»

Qu'à cela ne tienne. Jean Carrière, du haut de la fin de ses quarante ans, n'est pas une grande personne. Il aura beau dire «... tout ce que j'ai écrit ne m'a jamais servi qu'à tenter l'impossible: remonter à la source, de l'autre côté du temps, là où tout était magique parce que tout était *la première fois*», il succombe encore aujourd'hui aux états seconds de l'enfance, il les recherche et les cultive avec cette passion quasi animale de ceux que désespère tout ce qui ne leur apporte pas «la même qualité de sensation qu'autrefois.»

Ce sont ces richesses qu'il partage une fois de plus avec ceux qui, dans *Retour à Uzès*, *l'Epervier de Maheux* ou *les Aires de Comeizas*, avaient pu l'entrevoir, écorché vif en quête perpétuelle de son continent perdu. Mais cette fois, il se met à nu sans la «baguette de sourcier», le prétexte que constitue le roman. C'est sans intermédiaire qu'il dépeint Carrière l'enfant, Carrière

l'homme, Carrière le «raconteur d'histoires», et avec une sincérité mi-naïve, mi-concertée qui donne au livre sa couleur incertaine, oscillant entre la bonne foi (il m'en voudra pour cette expression), la mauvaise foi (il l'avoue) et la fabulation innocente, tendre, nécessaire.

Le récit autobiographique — puisque c'en est un —, entrecoupé d'interventions de Maurice Chavardès, directeur de la collection, fait le point entre tous les personnages Carrière qui n'en sont qu'un seul, et étale sur la page autant de contradictions qu'ils y a de facettes à cette personnalité torturée autant que sereine. Mais souvent la contradiction n'est qu'apparente, un leurre, une amusette pour intellectuels et théoriciens constipés qui se promènent avec un appareil photographique dans le crâne pour trancher ce qui ne peut pas l'être, démontrer l'indémontrable, «fixer» ce qui est mouvant et variable en l'homme, et ériger en son nom et au nom de je ne sais quelles thèses absurdes des frontières bien-pensantes dont il n'a cure. La vie et l'œuvre de Jean Carrière sont une suite d'interrogations auxquelles, s'il en a trouvé, il n'a pu donner que des réponses fragmentaires, provisoires, douteuses, et aucunement porteuses de garanties. Il les dénombre dans *le Nez dans l'herbe*, en empruntant les mille et un détours caractéristiques d'une pensée en constante progression, pour laquelle le plus court chemin de A à B n'est pas absolument la ligne droite, ne l'est, en fait, jamais. «J'accepte qu'il y ait plusieurs versions de la réalité, et que les différents versants de mon tempérament, ainsi que les miroirs déformants que me tendent à la fois mes sens, le langage, une culture, des coutumes linguistiques et un cerveau prisonnier de ses propres sécrétions m'imposent chacun à leur tour une certaine idée du monde. Le malheur est que la synthèse de toutes ces versions est impossible: pour un être humain, elles se contrarient et se contredisent les unes les autres. Il faudrait être Dieu, ou être à la hauteur de Dieu, pour distinguer un dessin cohérent au milieu de ce magma délirant.»

De temps à autre, des passages... mon Dieu, comment dire... impudiques? indiscrets? inconvenants? Tout cela peut-être, ou pas tout à fait, ou pire. L'intimité dévoilée à titre indicatif, mais où percent ici et là des lueurs de vagues règlements de comptes, faux, encore une fois: le chasseur est son propre gibier. Et l'on ne peut retenir un mouvement de tendresse

envers l'archer qui dirige, entre les lignes, ses traits contre lui-même, ni un sourire — comme une tacite connivence — à le voir faire, sous ces déguisements, son propre procès.

Ne pas trancher trop vite un livre tout en nuances en dépit des déclarations catégoriques qui y abondent: ce serait défaire du revers de la main une toile tissée lentement à force de hantises, de joies et d'égaréments balbutiés dans la vie et définis — temporairement — dans l'écriture. On peut le lire, bien sûr, pour se faire une idée approximative de l'entité Carrière et des antinomies qui la régissent et qu'elle protège. Mais ce n'est pas essentiel (quelques ventes fichent le camp? Il s'en moque. Juré). Mieux vaut, pour aimer Carrière — ce qui compte mille fois plus que le connaître — plonger tête baissée dans ses romans. Sont-ils plus révélateurs? Non. Quoi qu'il dise: «Nos romans constituent notre véritable journal, ce sont eux qui dévoilent notre face cachée.» Pas si sûr, «Rêves d'encre», «relais», ils sont ce que Carrière *était* avant de devenir le Carrière du roman en cours, loin du Carrière du roman à venir. Ils ont cristallisé les «ébauches» qui formaient sa vie d'alors. La suite s'écrit en ce moment, s'écrit. Ce qu'il faut, en réalité, c'est aimer sans condition l'être désespéré, tendre, sauvage, passionné et multiple qu'il est, tel qu'il est, aimer aussi son écriture foudroyante et belle, afin de trouver dans ce jardinier de campagne «né le nez dans l'herbe, la tête non dans les nuages de l'esprit, mais au ras du monde, les sens tendus vers ce royaume de l'été qu'est le monde pour ceux qui ont eu «le coup de foudre» dès qu'ils ont ouvert l'œil sur lui», dans ce jardinier de campagne qui veut mourir aussi le nez dans l'herbe «et non pas cramponné à des abstractions métaphysiques» (bien que cet exercice ait occupé et, dans une mesure non négligeable, sanctionné en quelque sorte une bonne part de son existence), de quoi satisfaire une faim toute païenne de *vivre*.